

A woman with dark hair, seen from behind, is walking away from the camera across a lush green field. She is wearing a long, white, lace-trimmed dress with short puffed sleeves. The background features a large, leafy tree and a bright, sunlit sky with some lens flare effects.

CALLIE HUTTON

Auteur best-seller du *USA Today*

L'embarras
du duc

LES INFORTUNES
CONJUGALES ~ 2

The logo for Diva Romance, featuring a stylized 'D' inside a circle followed by the text 'Diva ROMANCE'.

Angleterre, 1814

Drake, duc de Manchester, désire une femme posée, sophistiquée, digne du titre de duchesse et qui surtout ne recherche pas l'inutile émotion qu'est l'amour.

Socialement maladroite, Miss Penelope Clayton n'est pas faite pour le mariage. Botaniste sérieuse, elle n'a aucune envie de se marier, et vit comme une contrainte le fait d'être forcée par son tuteur à participer à la saison mondaine pour se trouver un mari. Et il ne faut surtout pas qu'on apprenne qu'elle se fait passer pour un homme auprès de la communauté scientifique...

Alors que la famille de Drake amorce la transformation de Penelope, le duc se voit obligé d'introduire la jeune femme dans la société et de la présenter aux possibles candidats célibataires. Malgré les leçons de danse et les nouvelles toilettes, Penelope est à l'opposé même de la femme posée et sophistiquée, trébuchant d'un faux pas à un autre. Pourquoi alors le duc trouve-t-il si difficile de lui résister ?

L'attirance des contraires ne va plus être à prouver...

Callie Hutton est auteur best-seller du *USA Today*, spécialisée dans les romances historiques, notamment celles se déroulant durant la Régence. La série « Les infortunes conjugales » compte déjà six tomes. Le premier, *L'épouse insaisissable*, est déjà paru dans la collection Diva Romance.

Inédit

7,99 € Prix TTC France
ISBN : 978-2-368-12-108-5
Texte intégral



DIVA
ROMANCE

L'avis des Lectrices Charleston

« Léger et agréable, ce second tome de la série *Les infortunes conjugales* nous plonge à nouveau dans la société anglaise du début du XIX^e siècle. »
Sandrine Dureuil, du blog *Vu de mes lunettes*

« J'ai adoré *L'embarras du duc*, roman qui porte d'ailleurs son titre à merveille. Penelope et Drake sont deux personnages vifs et charismatiques, inspirant une grande sympathie au lecteur.
Une très jolie romance ! »
Cassandra Durandea, du blog *Casscroutondeslectures*

« D'aventure en mésaventure, le lecteur est entraîné dans une romance drôle et rafraîchissante. »
Djihane Schmidt, du blog *Les instants volés à la vie*

« Une belle histoire, attachante, sensuelle, mais aussi pleine d'humour. »
Delphine Menez, du blog *L'heure de lire*

Callie Hutton

L'EMBARRAS DU DUC
LES INFORTUNES CONJUGALES – TOME 2

Traduit de l'anglais
par Lynda Leith



Titre original : *The Duke's Quandary*

© 2014, Callie Hutton.

© 2015 Editions AdA Inc. Varennes, Canada pour la traduction française.

Titre original québécois : *Les Méaventures nuptiales, tome 2, Le Dilemme du duc.*

Cette présente édition est publiée par :

© Collection Diva Romance, une marque des éditions Charleston, 2016

17, rue du Regard

75006 Paris – France

contact@editionscharleston.fr

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-368-12-108-5

Achévé d'imprimer en Espagne

par BlackPrint CPI Ibérica S.L.

Sant Andreu de la Barca (08740)

Dépôt légal : juin 2016

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur la page Facebook :

www.facebook.com/Editions.Charleston et sur Twitter @Lilly-

Charleston

À Dawne Dionisio, qui a organisé la folie dans ma vie pendant que je me débattais pour terminer *L'embarras du duc*. En plus d'être ma nièce, elle est également une excellente professeure d'anglais, une épouse, une maman et une assistante personnelle pendant l'été.

CHAPITRE I

*Février 1814,
Devonshire, Angleterre*

Le cœur battant d'excitation, Penelope Clayton regarda à travers ses lunettes pendant qu'elle posait le doigt en douceur sur les trois minuscules feuilles devant elle. Petites, vert tendre et délicates. Ses lèvres tressaillirent sous un léger sourire alors qu'elle se penchait plus près. Un nouveau spécimen — elle en était convaincue. D'une main tremblante, elle creusa autour de la plante à l'aide d'une des cuillères à thé en argent du manoir et libéra le menu bouton. Elle le leva sous la maigre lumière du soleil et soupira.

— Oui.

Impatiente de promener son crayon sur le papier pour dessiner la bouture dans son journal, elle rassembla son matériel et le fourra dans les poches de la vieille houppelande en lambeaux de son père. Le pas pressé par l'enthousiasme, elle sortit de l'aire boisée et entreprit la randonnée de trois kilomètres

vers la maison. Elle prit la petite plante en coupe dans ses deux mains, prenant soin de ne pas la baloter tandis qu'elle avançait rapidement.

À peine le seuil de la porte arrière du manoir passé, elle s'arrêta brusquement et cria.

— Mrs Potter ! Regardez ce que j'ai trouvé.

Elle leva son trophée pour un examen.

La femme plus âgée, cuisinière et gouvernante des Clayton depuis des années, secoua sa tête coiffée d'une charlotte.

— Voyez là la saleté qu'vous apportez dans ma cuisine.

Elle grimaça en apercevant les bottes crottées laissant des traînées de boue séchée sur le plancher autrement immaculé.

— Je suis désolée, Mrs Potter, mais regardez.

Penelope releva ses lunettes sur son nez avec un doigt sale et sourit largement.

— Un nouveau spécimen.

— Oh, jeune fille, y est temps d'cesser d'jouer dans la boue et d'vous trouver un bel homme pour vous donner une maison remplie d'petiots.

Penelope secoua la tête, faisant chuter ses boucles autour de ses épaules.

— Ce n'est pas pour moi, Mrs Potter. Je suis très heureuse de ma vie telle qu'elle est.

Après avoir déposé son trésor sur la table en donnant l'ordre à Mrs Potter de « la protéger de sa vie », elle quitta vite la cuisine. En tournant brusquement le coin, elle faillit percuter de plein fouet le majordome, Malcolm, qui surveillait la porte comme s'il s'attendait à ce qu'une horde de visiteurs fonde sur eux. Même s'il n'avait jamais eu un seul signe à cet effet depuis les trois ans qu'elle résidait dans la maison pleine de coins et de recoins.

— Malcolm, j'ai trouvé un nouveau spécimen !

Les yeux bruns et doux de l'homme plus âgé la contemplèrent avec affection.

— Très bien, mademoiselle. Je suis certain qu'il s'agit d'une découverte excitante pour vous.

— Oui, en effet.

Elle enferma ses jupes dans son poing pour les relever et courut en haut des marches, et elle trébucha quand son pied vêtu d'un bas piétina l'ourlet de sa robe.

— Attention, mademoiselle.

La voix paniquée de Malcolm atteignit ses oreilles tandis qu'elle se redressait avant de tomber sur le nez.

Elle agita la main en guise de réponse et continua au fond du couloir vers sa chambre à coucher.

La pièce jaune vif la mit de bonne humeur. Un papier peint rayé à motif floral recouvrait les murs, bannissant la journée sombre à l'extérieur. Elle traversa la chambre, ses orteils s'enfonçant dans le tapis fleuri de Bruxelles tandis qu'elle s'approchait du foyer, cherchant sa chaleur. En frissonnant, elle déboutonna le devant de sa robe et fit glisser le vêtement sur ses épaules, puis le long de son corps avant de le laisser tomber en flaque à ses pieds.

— Mademoiselle, vous auriez dû me sonner.

Daisy, la jeune femme de chambre, qu'elle oubliait la plupart du temps, entra dans la pièce, ses sourcils rapprochés plissant son front.

— Tenez, laissez-moi vous aider.

— Daisy, j'ai découvert un nouveau spécimen !

— Comme c'est merveilleux, mademoiselle.

Daisy s'agenouilla pour retirer les bas de sa maîtresse.

— Et qu'est-ce que cela signifie ?

— Cela signifie que je vais l'étudier pour le dessiner, puis j'enverrai l'information à la Linnean Society of London pour confirmation. Une fois qu'ils seront d'accord, le spécimen sera classifié, et je serai reconnue comme la femme qui l'a découvert.

Libérée de ses bas humides, elle examina ses mains et se dirigea vers le pichet d'eau et le bol sur sa commode.

— Évidemment, je ne peux pas utiliser mon véritable nom, car les femmes ne sont pas admises au sein de la Linnean. Donc, une fois de plus, L. D. Farnsworth aura une découverte intéressante à rapporter.

— Bien, c'est dommage, mademoiselle, puisque vous accomplissez tout le travail.

Haussant les épaules devant l'injustice de la vie, Penelope fit de son mieux pour frotter la saleté sous ses ongles. Elle devait réellement essayer de se souvenir de porter ses gants de jardinage, comme l'avait prévenue sa tante, qui l'avait réprimandée de nombreuses fois.

— Cependant, c'est tout de même impressionnant de savoir que je suis une découvreuse même si personne d'autre n'est au courant.

Une heure plus tard, Penelope était assise dans le vieux fauteuil en cuir de son père, à côté du foyer confortable. La pluie bombardait les fenêtres de la bibliothèque, les bourrasques la poussant sur le verre comme autant d'aiguilles. Elle remonta ses lunettes sur son nez et gribouilla, le journal en équilibre sur ses cuisses.

Se mordillant la lèvre dans sa concentration, elle avait replié un pied sous elle, l'autre tapant le tapis en cadence. Elle remua ses doigts contractés,

tendit la main vers sa tasse de thé, frappa le côté de l'objet et le fit tomber sur le plancher, renversant le liquide.

Elle se leva d'un bond, juste au moment où le bruit inhabituel du marteau de la porte d'entrée résonnait dans la pièce. Un regard rapide à la vieille horloge grand-père en chêne dans un coin révéla qu'il était vingt et une heures quinze. Ils ne recevaient jamais de visiteurs au manoir Gromley, à l'exception de tante Phoebe, qui s'annonçait toujours des semaines à l'avance. Qui diable pouvait bien être à leur porte d'entrée ?

Elle s'agenouilla pour éponger le thé avant que Mrs Potter le voie, chassant l'événement bizarre en le mettant sur le compte d'un voyageur fort probablement perdu. Quelques minutes plus tard, Malcolm entra dans la bibliothèque, tenant une feuille de papier pliée.

— Mademoiselle, il y a une miss Bloom à la porte, qui arrive avec un message de la part de lady Bellinghan.

Elle tendit la main vers le mot.

— Tante Phoebe ? Comme c'est étrange. Envoyez chercher du thé, je vous prie, Malcolm. J'ai renversé le mien et je suis convaincue que notre invitée aura bien besoin d'une tasse.

La porte s'ouvrit et une femme d'âge moyen, qui à l'évidence avait parcouru une certaine distance, entra dans la pièce. Miss Bloom était potelée, ses boucles brunes mouillées lui collaient au front, et ses joues étaient rosies naturellement ou à cause du froid.

Penelope désigna d'un geste le fauteuil à côté du feu.

— Je vous en prie, asseyez-vous afin de vous réchauffer, miss Bloom. C'est une affreuse soirée pour voyager.

— Merci beaucoup, mademoiselle. Vous êtes vraiment gentille.

La femme soupira de soulagement tandis qu'elle s'installait et tendait les mains vers les flammes.

— J'ai envoyé chercher du thé. Il devrait arriver bientôt. Pendant que nous attendons, je vais prendre un moment pour lire le mot de ma tante.

Elle se cala dans son fauteuil, déplia la feuille et lut, son horreur grandissant à mesure qu'elle parcourait les lignes.

Ma très chère nièce,

Une fois encore, je dois vous exprimer ma détresse de vous savoir enterrée si loin de la Cité à un aussi jeune âge. Je sais que par le passé, vous avez ignoré mes suggestions de venir à Londres pour une saison mondaine, mais aujourd'hui, je dois insister. Je pense que ce ne serait pas faire honneur à la mémoire de ma sœur que de permettre à son enfant unique de vivre à la campagne, avec pour seul avenir la vie d'une vieille fille.

Votre tuteur, lord Monroe, est d'accord avec moi, alors je vous envoie miss Harriet Bloom. C'est une sœur de ma dame de compagnie, et puisque Nanny ne peut pas voyager très loin de votre demeure, miss Bloom vous servira de compagnie et vous aidera à vous préparer pour votre voyage.

Penelope avala plusieurs fois, un nœud se formant dans son estomac. Londres ? Une saison mondaine ? Non, c'était impossible. En essayant de se calmer, elle ordonna au valet de pied de poser le thé sur la table basse devant elle. Une variété de sandwiches et de pâtisseries raffinés remplissait le plateau, ainsi qu'une

théière en porcelaine et des tasses et des soucoupes. Penelope tendit la main vers la théière, l'esprit en ébullition. Comment diable pouvait-elle se sortir de ce guépier ?

Après avoir versé le thé, elle tenta d'étouffer son angoisse et poursuivit sa lecture, la feuille dans sa main tremblant maintenant.

Comme ma santé n'est plus ce qu'elle était, j'ai demandé l'assistance d'une amie de longue date, Sa Seigneurie la duchesse de Manchester, qui doit vous aider pour vos débuts dans la société. Sa fille, lady Mary, sera aussi lancée dans le monde au cours de cette saison-ci.

Je vous prie de ne pas vous encombrer en voyageant avec beaucoup de vêtements, car votre tuteur a autorisé l'achat d'une nouvelle garde-robe complète.

Je m'attends à ce que vous vous présentiez à la duchesse d'ici la fin de la semaine. Miss Bloom connaît la direction à suivre. Organisez, je vous prie, une visite chez moi une fois que vous serez installée. C'est une excellente occasion pour vous, Penelope ; assurez-vous de vous montrer sous votre meilleur jour à la duchesse et à sa famille.

*Avec toute mon affection,
Lady Bellinghan*

La feuille voleta doucement jusqu'au tapis tandis que Penelope s'affaissait dans son fauteuil. C'était impensable. Quand elle vivait en Amérique, ses quelques tentatives, à l'époque, pour s'introduire dans la haute société, alors qu'elle était poussée par son père à participer à la vie sociale à Boston, avaient été désastreuses.

Membre éminent de la Boston Botanical Society, son père l'avait traînée dans de nombreuses danses, soirées musicales et autres événements sociaux

organisés par des confrères du groupe et leurs familles. Elle avait passé ses soirées le cœur gros, mourant d'envie de retrouver la sécurité de sa chambre à coucher, avec ses livres et ses papiers éparpillés partout.

Après quelques mois à le supplier de la laisser à la maison, son père avait cédé et ils avaient avec bonheur repris leurs soirées tranquilles ensemble, occupées par des discussions scientifiques et des parties d'échec dans sa bibliothèque. C'étaient là les moments les plus heureux de la vie de Penelope, mais tout cela s'était terminé brusquement quand il était décédé dans un accident de calèche.

Son tuteur désigné, le frère le plus âgé de son père, le comte de Monroe, avait insisté pour qu'elle quitte Boston et vive en Angleterre. Veuf et avec ses filles mariées, il avait été plus qu'heureux de l'abandonner à ses propres moyens au manoir Gromley, avec une Nanny vieillissante à demeure ainsi qu'un personnel complet. Aujourd'hui, ce confort et cette sécurité lui étaient arrachés. Une fois encore, on la ferait parader devant la haute société, et elle se ridiculiserait.

Elle remonta ses lunettes sur son nez, se rappelant le nombre de fois où sa tante avait insisté auprès d'elle pour dire que les gentlemen n'aimaient pas les dames qui portaient des lunettes et paraissaient intelligentes. Elle l'avait maintes fois avertie de les abandonner en présence de prétendants potentiels.

Apparemment, il valait mieux faire croire aux hommes qu'ils étaient plus forts, plus intelligents et plus sages qu'ils ne l'étaient véritablement. Tout ce simulacre semblait stupide, et elle n'avait aucun désir d'en faire partie. Ce dont elle n'avait vraiment pas envie, par-dessus tout, c'était d'un mari.

La seule pensée d'un homme lui disant où elle pouvait ou ne pouvait pas aller, avec qui elle devait s'associer, mais encore plus, comment elle devait occuper ses journées, la terrifiait.

Elle traversa la pièce et fixa la nuit noire comme de l'encre. La pluie s'était transformée en brume légère, presque comme si le ciel avait épuisé ses larmes. Elle fit courir sa paume sur la vitre pour essayer l'humidité. Demain, elle quitterait la maison qu'elle avait appris à aimer pour passer du temps avec des étrangers et être projetée dans une vie qui la rendait nauséuse.

Après le petit déjeuner le lendemain matin, Penelope jeta sa pelisse sur ses épaules et sortit de la maison, perdue dans ses pensées. Elle donna un coup de pied sur quelques cailloux sur son chemin, vagabondant, plongée dans ses réflexions sur l'injustice du monde. Une fois encore, elle serait arrachée à son foyer et poussée dans un univers non désiré et inhospitalier. Au lieu de ressentir de l'excitation devant ce qu'une autre jeune femme apprécierait pleinement, elle n'éprouvait que de la crainte.

Si son père n'avait pas rédigé son testament de manière à inclure un tuteur jusqu'à ce qu'elle se marie ou atteigne l'âge de vingt-cinq ans, elle aurait géré ses fonds, sa vie et agi selon ses désirs. Au lieu de cela, elle devait s'incliner devant les ordres de lord Monroe et de sa tante.

Elle s'arrêta brusquement, la bouche grande ouverte d'une manière très peu digne d'une dame. Dans toute sa consternation devant sa future vie sociale forcée, elle avait complètement oublié sa

nouvelle découverte. Elle ne pouvait pas la laisser ici. Il serait nécessaire d'emballer la plante délicate avec beaucoup de soins et d'apporter le trésor avec elle à Londres. Tout comme ses journaux et ses volumes sur la botanique. Elle ne devait pas les omettre, eux non plus.

Mon Dieu.

Elle tourna les talons et se hâta vers la maison. À quoi pensait-elle ? Au lieu de s'apitoyer sur son sort à cause de sa présence obligatoire à Londres, elle devrait se préparer pour son voyage comme une véritable scientifique. Il faudrait envelopper son spécimen dans des serviettes humides pour le transport. Et elle aurait besoin de temps pour emballer tous ses livres et ses papiers. Elle devait se dépêcher.

— Mademoiselle, vos malles ont été remplies et rangées dans le carrosse.

Miss Bloom se tenait dans l'entrée à l'arrière du manoir, sa pelisse boutonnée et son bonnet bien attaché sous son menton ample.

— Pas tout de suite. Je dois m'occuper de certaines choses.

Penelope frôla sa compagne en passant devant elle, la faisant presque tomber au sol.

— Oh, je suis désolée. Je reviens immédiatement.

Elle parla par-dessus son épaule, ne remarquant pas de suite la domestique debout devant elle, plumeau en main. La jeune fille, habituée au comportement de sa maîtresse, s'écarta précipitamment de sa route pour éviter une collision.

— Bonjour, mademoiselle.

La domestique exécuta une révérence rapide.

Penelope hocha la tête en entrant en hâte dans la cuisine.

— Je vous l'ai dit, Madeline, il n'est pas nécessaire de me faire la révérence.

— Oui, mademoiselle.

La fille plia encore légèrement les genoux.

— Mrs Potter, j'ai besoin de plusieurs chiffons mouillés. Je vous prie de me les apporter dans la bibliothèque.

Elle attrapa une pâtisserie sur la table et reprit la direction de la sortie, des miettes tombant derrière elle tandis qu'elle marchait.

— Où vous allez comme ça, jeune fille ? Le carrosse vous attend.

— Il devra patienter, cria Penelope en réponse, claquant la porte de la bibliothèque.

Quand elle repéra la petite plante à sa place d'honneur sur son bonheur-du-jour, elle fut à nouveau remplie de joie. Elle serait peut-être considérée comme un désastre social, mais elle pourrait revenir à sa science lorsque la saison mondaine serait terminée.

CHAPITRE 2

Un coup léger à la porte de la bibliothèque détourna l'attention de Drake, duc de Manchester, de sa pile de factures.

— Entrez.

Sa mère passa la tête par l'entrebâillement.

— Bonjour, chéri. Est-ce que j'interromps quelque chose ?

— Non, mère ; pas du tout.

Il désigna l'assortiment de papiers devant lui.

— Ce ne sont que des tas de factures pour les garde-robes de mes sœurs.

Il s'appuya contre le dossier du fauteuil en cuir souple tandis que sa mère s'installait sur le bord du siège devant sa table de travail.

— Redites-moi pourquoi notre père a permis à Abigail, Sybil et Sarah de profiter de saisons mondaines intéressantes financièrement sans pour autant prendre mari.

Il tapota la pile de factures avec sa plume.

— Vous savez pourquoi. Nous avons toujours pensé que les meilleurs mariages sont ceux du

cœur. Votre père et moi avions une union d'amour et nous ne voulions rien de moins pour vous tous.

— Sottises. Trois sœurs snobant le marché du mariage et une autre lancée cette saison-ci.

Il contempla le fouillis de notes de frais.

— Et les factures.

— Sommes-nous à court d'argent, donc ?

— Bien sûr que non.

Il se leva et croisa les mains derrière le dos, marchant jusqu'à la fenêtre pour fixer le matin morne à l'extérieur.

— Je suis désolé si je parais en colère, mais je ne suis pas encore à l'aise avec cette responsabilité. Père était beaucoup trop jeune pour...

— Je sais, chéri. Je ressens la même chose. Je m'attendais à profiter de nombreuses années supplémentaires avec votre père.

La duchesse tâtonna dans la poche de sa robe et en extirpa un mouchoir bordé de dentelle, puis le posa doucement au coin de son œil.

— Cependant, nous devons continuer. Cela fait un an, et Mary doit faire ses débuts dans le monde.

Il croisa les bras et s'appuya contre les étagères de livres, ses pensées cheminant ensuite vers la plus âgée de ses sœurs.

— Et comment se porte Marion aujourd'hui ?

Elle était repliée sur elle-même et inatteignable depuis la mort de son mari.

— Je m'inquiète tant pour elle. Elle est comme toujours. Silencieuse, calme, pas tout à fait présente. Je comprends sa mélancolie, mais il s'est écoulé presque deux ans. Elle doit se reprendre.

Il grogna.

— Voilà le résultat d'un mariage d'amour. Tristan tué en mer au cours d'une bataille contre

des pirates et ma sœur, enfermée dans sa chambre depuis... en deuil.

La duchesse l'étudia pendant une minute, le chagrin voilant toujours son visage encore beau.

— Vous avez tellement tort, mon fils. Une union d'amour vaut toute la peine et la souffrance que l'on doit supporter. Un jour, vous le constaterez par vous-même.

Il s'agenouilla devant elle et prit sa main dans la sienne, ne voulant pas la blesser avec ses remarques.

— Peut-être pour vous et père. Ce n'est pas ainsi pour moi. Je vais choisir au cours de la saison une jeune femme convenable sur le marché du mariage pour devenir ma duchesse, en me basant sur son élégance, son charme et sa capacité à accomplir ses devoirs. L'amour ne sera pas un facteur.

— Malgré toute mon envie d'accueillir des petits-enfants, ne vous pressez pas de choisir, chéri. Le mariage dure longtemps, et très peu de choses dans la vie peuvent vous rendre plus misérable qu'une union malheureuse. Dieu sait que vous en avez vu suffisamment au sein de la haute société.

Elle lui tapota la joue.

— En tout cas, je suis venue vous demander un service.

— Si cela implique une nouvelle garde-robe, dites simplement qu'on m'expédie les factures.

Il se releva et retourna à son fauteuil, la contemplant avec une affection accentuée par les années de soins maternels inquiets. Elle agissait toujours comme il fallait — du moins en public —, mais elle avait le cœur bien trop tendre et, à son avis, vacillait sur sa position ducal beaucoup trop souvent.

Il voulait une femme qui tiendrait son rang en tout temps. Même dans la chambre à coucher.

La passion était pour les maîtresses et non pour les épouses. Il s'attendait à ce que sa duchesse se comporte d'une manière qui lui offrirait la liberté d'accomplir ses devoirs et ses responsabilités sans se soucier de la gestion de la maison, de l'éducation des enfants et de l'organisation de leurs événements. Oui, il commencerait bientôt ses recherches.

Se secouant pour sortir de ses réflexions, il s'enquit :

— Quel est ce service ?

— Sa mère sortit un bout de papier de sa poche.

— Mon amie de longue date, lady Bellinghan, nous a demandé de prendre sa nièce sous notre aile au cours de cette saison-ci afin de la présenter. Une miss Penelope Clayton.

Drake haussa les sourcils.

— La jeune femme est l'enfant unique de la sœur de Phoebe, décédée quelques heures après la naissance de miss Clayton. Ils résidaient en Amérique, Boston, je crois, jusqu'à la mort accidentelle du père de la fille. À cette époque, avec la guerre qui était imminente, son tuteur a insisté pour qu'elle rentre en Angleterre immédiatement. Elle vit dans un domaine du Devonshire depuis presque trois ans.

— Continuez. Je ne saisis pas encore la nature du service. On dirait que Mary ou une des autres filles devrait vous aider, dans ce cas.

— Vrai ; elles seront utiles. Cependant, il y a des problèmes.

— Des problèmes ?

— Lady Bellinghan écrit que sa nièce est un peu différente.

La graine d'un léger malaise s'installa dans le ventre de Drake.

— Vraiment ? Différente de quelle façon ?

— Je ne sais pas exactement. Il semble que la jeune dame n'ait jamais passé beaucoup de temps à l'extérieur de chez elle.

— Est-elle...

— Une candidate pour Bedlam ? Non. La fille est botaniste.

— L'étude des plantes ?

Sa mère lui offrit un demi-sourire.

— Oui, apparemment.

— Un bas-bleu en somme, hein ? En tout cas, j'attends encore de connaître ce service.

— Je vais commanditer ses débuts dans la société, évidemment, et les filles m'aideront. Cependant, c'est votre assistance qui aidera le plus cette fille.

— La mienne ?

La graine de malaise enfla. Sa mère était reconnue pour ses bonnes œuvres et pour prendre les jeunes filles sous son aile. Comme si veiller sur cinq filles jusqu'au seuil de leur vie d'adulte ne suffisait pas.

— Vous avez votre titre et beaucoup d'influence. Vous connaissez également de nombreux jeunes hommes éligibles. Lady Bellinghan écrit qu'en plus de son occupation inhabituelle, miss Clayton est timide et réservée.

Drake laissa tomber sa tête dans ses mains et gémit.

— Je ne souhaite pas jouer les bonnes d'enfants. Je vous ai dit qu'il est de mon intention de me trouver moi-même une épouse pendant la saison.

Sa mère se leva et s'approcha de lui pour prendre son visage en coupe entre ses mains.

— Vous êtes devenu trop rigide depuis l'accident de votre père. Je sais que tout ceci représente

une énorme responsabilité pour vous, et comme le reste d'entre nous, vous ne pensiez pas assumer les devoirs d'un duc avant de nombreuses années encore. Cependant, Drake, ne laissez pas le titre vous définir en tant qu'homme.

— Qu'entendez-vous par là, au juste ?

— Cela signifie, mon cher fils, que je ne souhaite pas voir un étranger assis dans ce fauteuil. Vous avez toujours été attentionné et compatissant. Je pouvais chaque fois compter sur vous pour vous montrer gentil. J'ai besoin que cet homme nous revienne.

— Je n'ai pas changé !

— Tristement, oui. Permettez-moi cette unique faveur.

Elle retourna à sa place et reprit le papier.

— Je doute beaucoup que miss Clayton occupe une grande partie de votre temps. Soyez seulement doux avec elle et veillez à ce qu'elle aime sa saison mondaine. Sa tante me dit que sa nièce est terrifiée.

— Comme vous le désirez, madame. La fille aura en moi un ami de confiance.

Sa mère se leva et secoua ses jupes.

— Merci. Je savais que je pouvais compter sur vous.

— Vraiment ?

— Oui.

Elle lui décocha un petit clin d'œil et fila vers la porte, la tête haute comme une véritable duchesse.

Une botaniste mésadaptée socialement ? Voudrait-elle passer son temps à ramper dans la saleté, une loupe levée devant son visage ? Drake fit pivoter son fauteuil et contempla le temps gris. La fille était le problème de sa mère. Il ferait son devoir et veillerait à ce que son carnet de bal soit rempli,

mais son objectif principal serait de se procurer une épouse — une duchesse parfaite. À présent qu'il était duc, ses responsabilités avaient augmenté, et il lui fallait un héritier.

Drake avala le reste de son vin, aligna sa coupe à la perfection avec son assiette et s'adressa à ses sœurs.

— Mesdames, je pense qu'il est temps que nous discussions de la saison imminente et de votre précédente réticence à accepter les offres de prétendants parfaitement convenables.

— Vous êtes devenu tellement vieux jeu.

Mary plissa le nez vers son frère depuis sa place à l'extrémité de la table à manger.

— Pas du tout. J'aimerais que vous cessiez tous de dire cela.

Il roula les épaules et jeta un regard mauvais à sa jeune sœur.

— Je souhaitais simplement insister auprès de vous et de vos sœurs sur le fait qu'il est temps de prendre en considération certains des gentlemen qui vous courtisent à titre de mari potentiel. Il est de ma responsabilité en tant que chef de famille de veiller à ce que vous soyez installées.

— C'est ma première saison, répondit Mary. Je pense que vos commentaires seraient plus judicieux s'ils étaient dirigés vers Abigail.

Drake tourna son attention vers Abigail.

— Elle a raison. Selon mes calculs, il s'agit de votre quatrième saison.

— Pour l'amour du ciel, qui compte ?

— À l'évidence, Drake, ajouta Sarah. Je crois qu'il se sent dépassé avec toutes ces sœurs à marier.

Les entrailles de Drake se nouèrent en entendant cette remarque désinvolte. Tout le monde était-il conscient de son sentiment d'inaptitude ?

— Je vous rappelle que nous n'avons pas participé à la saison mondaine l'an dernier, puisque nous portions le deuil de papa, dit Sybil. Donc, ce n'est que notre deuxième saison à Sarah et moi et la troisième pour Abigail.

— En tout cas, il est temps pour vous toutes de prendre cette affaire au sérieux.

— Papa affirmait que nous devions choisir un mari que nous aimions et pas n'importe qui, simplement pour pouvoir dire que nous étions mariées.

Abigail releva le menton, les yeux brillants de larmes.

Drake se tut. C'était l'une des raisons pour lesquelles il souhaitait les voir toutes mariées et sous la protection de leurs époux. Laisser un autre homme s'occuper des larmes et des récriminations. Tant de fois, il se sentait écrasé sous les émotions féminines.

Comment père l'a-t-il supporté ?

Une autre matière où il n'était pas à la hauteur.

— Je suggère qu'à table, nous mettions de côté la discussion sur le mariage et les maris.

Sa mère se tapota la bouche avec sa serviette.

— Je comprends d'après le mot de lady Bellingham que notre invitée, miss Clayton, arrivera pendant la soirée.

Mary tapa dans ses mains.

— Oh, je suis si excitée d'avoir une autre fille avec moi pour mes débuts. C'était facile pour Sybil et Sarah, étant des jumelles, d'être là l'une pour l'autre. Je vais prendre plaisir à la compagnie de miss Clayton, même si elle a des années de plus que moi.

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



L'embarras du duc

Callie Hutton



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à la lettre des éditions Leduc.s et recevez des **bonus**,
invitations et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !


CHARLESTON